

Une vie biffée Mme Dugage de Pommereul (1733-1782), botaniste au Jardin du roi

SARAH BENHARRECH
University of Maryland (États-Unis)

Qu'est-ce qui fait un objet historique, un objet que scrute l'œil interrogateur des historiens qui le sortent ainsi de l'anonymat des legs du passé, pour en dresser l'histoire¹ ? Le mérite a pendant longtemps été le critère qu'ont retenu les historiens pour déterminer si un objet est digne d'être conservé, répertorié, commenté et enfin, publié. Ce n'est certainement pas l'objet femme et encore moins celui de femme de science, dont la juxtaposition des termes a longtemps paru un oxymore. Un premier obstacle à l'examen historique de l'objet femme tient à des questions de définition, qui se posent avec une acuité *particulière*, dès que l'on envisage de déterminer les activités des femmes de science. En effet, poser la question de ce qu'est une femme de science ne revient pas à s'interroger sur son pendant homme de science. Les hommes de science du passé correspondent peu ou prou à ceux d'aujourd'hui. Bien entendu, on aura raison d'objecter que *science* au XVIII^e siècle ne revêt pas la même signification que de nos jours et qu'elle ne recouvre ni les mêmes activités, ni les mêmes méthodes, etc. Mais les hommes de science d'hier sont des équivalents *mutandis mutatis* de ceux d'aujourd'hui, leurs activités et travaux se ressemblent de loin.

Quant aux femmes de l'Ancien Régime, ne pouvant ni obtenir de diplômes, ni être membres des institutions, elles ne peuvent être tenues pour les prédécesseurs des scientifiques actuels. Si l'on fouille le passé avec pour filtre le double féminin de l'homme de science, il est constant que

1 Il ne m'aurait été pas possible de mener à bien ce projet sans l'aide des personnes suivantes : Cécile Aupic, chargée de conservation des herbiers historiques, Herbarium du Muséum national d'Histoire naturelle ; Lynda Brooks, conservatrice, The Linnean Society of London ; Alice Lemaire, Directions des collections, Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle ; Eva Nyström, historienne, éditrice de la correspondance linnéenne, Université d'Uppsala ; Marc Philippe, botaniste, maître de conférences, Université Lyon I ; Florence Tessier, conservatrice des bibliothèques, Muséum national d'Histoire naturelle. Qu'elles reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance.

l'on échouera à le trouver, comme le remarque M. S. Seguin : « Force est de constater qu'il est très difficile de trouver une femme qui, au siècle des Lumières, puisse être vraiment considérée comme une 'femme de sciences', au sens strict du terme, et en particulier, des sciences de la nature. »² Irrémédiablement confinées au groupe des amateurs, les praticiennes des sciences au XVIII^e siècle ne disposent pas pour leurs travaux des mêmes critères de validation et de légitimation que leurs collègues masculins. Face à l'objet femme de science, deux attitudes sont possibles. Soit la femme scientifique est une chimère qu'il est impossible de voir, parce qu'elle est invisible ; soit c'est l'histoire, dans ses a priori, son emprise sur le réel et ses méthodologies, qu'il faut revoir.

À titre d'exemple, nous évoquerons le cas d'une botaniste³, que nous sortons ici de l'oubli dans lequel elle a été plongée depuis la fin du XVIII^e siècle. Mme Dugage de Pommereul (1733-1782)⁴ fut l'élève d'Antoine-Laurent de Jussieu dont elle suivit les cours de botanique. Elle assista André Thouin, le jardinier en chef du Jardin du roi, avec qui elle répertoria et déterminait les graminées qu'il avait conservées et faisait croître dans le jardin de l'école de botanique. Pressentie pour composer un ouvrage sur les graminées, Mme Dugage fut mise en relation avec le réseau de correspondants de Thouin, auxquels elle réclama des spécimens qui manquaient à ses collections. Son activité fut récompensée par divers hommages, parmi lesquels, seule lui survécut la *Pommereulla cornucopiæ* L.f. que Carl von Linné, fils du grand Linné, lui dédia. Or les quelques éléments biographiques que je livre ici ne devraient pas masquer les difficultés rencontrées pour les extraire de l'oubli.

Michelle Perrot s'était demandé si la fabrication de l'histoire des femmes était possible quand la difficulté « tient d'abord à l'effacement de leurs traces, tant publiques que privées »⁵. En effet, l'historien, quelque bien intentionné qu'il/elle puisse être, est rarement le premier à exhumer un document. Le plus souvent, le matériel mémoriel est, au fil des siècles, transformé, déplacé, fragmenté, vendu, acheté. La voix dont il est porteur est étouffée dans la gangue de

2 Maria Susanna Seguin, « Femmes et sciences de la nature », *Dix-huitième siècle*, n° 36, 2004, p. 334.

3 Mme Dugage fut presque la contemporaine de Mlle Basseporte, peintre des plantes au Jardin du roi. Voir Natania Meeker et Antónia Szabari, "Inhabiting Flower Worlds: The Botanical Art of Madeleine Françoise Basseporte", *Arts et Savoirs*, n° 6, 2016. URL : <http://journals.openedition.org/aes/757>.

4 Plus de plus amples informations biographiques, consulter "Botanical palimpsests, or Erasure of women in science: the case study of Mme Dugage de Pommereul (1733-1782)", *Harvard Papers in Botany*, vol. XXIII, n°1, p. 89-108.

5 Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. 9.

« la sédimentation successive sélective produite par les rapports de forces et les systèmes de valeur »⁶. Parfois le document disparaît. Peut-être a-t-il été détruit par des circonstances externes telles que des guerres ou des incendies, peut-être a-t-il été occulté. Les préjugés pourraient avoir déjà œuvré avant même que l'examen des pièces n'ait commencé. C'est ce que nous verrons avec l'exemple de Mme Dugage de Pommereul, dont les modestes contributions à l'avancement de la botanique ont été exclues du champ de l'histoire des sciences par des omissions, des inexactitudes et des déformations. Les informations dont nous disposons actuellement à son sujet proviennent de trois sources : les archives publiques et privées, les témoignages des contemporains, et enfin, l'historiographie. De ces trois ensembles, forcément lacunaires, émergent des portraits et des discours qui peuvent se compléter ou se contredire. Je n'aurai donc pas comme objectif de dire tout ce qu'il est possible de dire sur Mme Dugage de Pommereul, mais d'interroger, de croiser les sources entre elles. En confrontant ces bribes, j'espère faire jaillir le souvenir polymorphe d'une femme de science de la France des Lumières.

Dans la reconstitution de la pratique botanique de Mme Dugage de Pommereul, divers obstacles et problèmes ont surgi, dont la nature relève du type même du document. De nombreuses informations ont été relevées dans les archives. Outre le fait que les archives forment un ensemble proliférant par certains aspects, mais mutilé par d'autres, les critères du mérite, qui conditionnent la conservation, finissent par se justifier eux-mêmes, dans un processus d'auto-validation. À propos de la duchesse d'Enville, Michèle Crogiez-Labarthe déclarait :

Les modes et les domaines de son action, son aura à l'époque, sa survie dans les archives publiques ou privées et, par effet de conséquence, la perception historique que nous pouvons avoir d'elle aujourd'hui dépendent, avec un effet cumulatif, de ces représentations et de ces sélections opérées à des dates plus ou moins anciennes dans les papiers dont nous héritons aujourd'hui.⁷

La présence dans l'archive initialement conférée par le rang est amplifiée dans les strates successives des travaux historiques. Nous devons à la relative aisance de la famille de Mme Dugage de Pommereul, et notamment à la notoriété de l'un de ses membres, d'avoir eu connaissance de documents notariés relatifs à son héritage. Les publications nombreuses de son cousin

6 Perrot, *op. cit.*, p. V.

7 Michèle Crogiez-Labarthe, « Reconstituer sans trahir ? Ou comment composer la biographie d'une femme oubliée : la duchesse d'Enville (1716-1797) », *Nouvelles sources et nouvelles méthodologies de recherche dans les études sur les femmes*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 89.

Pommereul⁸, les postes dans l'administration napoléonienne qu'il a occupés et la noblesse élevée au rang de baronnie ont bénéficié à son obscure parente.

Autre est la nature des témoignages des contemporains. Qu'ils appartiennent à des fonds privés ou publics, qu'ils soient de forme manuscrite ou imprimée, ces documents relèvent d'une logique différente. Souvent conservés parce qu'ils sont l'émanation d'un acteur historique reconnu, ces témoignages forment une trame, car ils s'insèrent dans un échange, qu'il ait eu lieu avec la personne dont nous cherchons à construire l'histoire, ou bien avec un autre interlocuteur, dont les intérêts, dont l'histoire personnelle, colorent le contenu et infléchissent la forme. En ce qui concerne les femmes, il est donc nécessaire de lire ces témoignages à la lumière des modes de relation entre les hommes et les femmes, entre les hommes de savoir et les femmes. « Rien ne sert en effet de construire une histoire des femmes qui ne s'occuperait que de leurs actions et de leurs modes de vie sans prendre en compte la façon dont les discours ont influencé leurs manières d'être, et réciproquement. »⁹ L'objet femme scientifique vient avec un contexte dont il fait partie. L'en extraire, sans le restituer, c'est finalement tenter de sortir la femme de l'histoire, en risquant de retomber dans un autre essentialisme, tout aussi pernicieux. Enfin, dans les ouvrages historiographiques, le savoir s'accumule en dépôts successifs, qui se figent avec le temps et deviennent de plus en plus difficiles à sonder. L'autorité jusque-là indiscutée de ces ouvrages met le chercheur qui les revoit dans une position inconfortable. Prendra-t-il sur lui d'en questionner les présupposés, les sources et la méthodologie ? On pourrait penser que la méthode scientifique de l'objectivité devrait primer : un fait ne devient objectif que lorsqu'il résiste à toute objection, mais le plus souvent un fait échappe à la critique, non pas sur la base de son objectivité, mais sur celui de l'autorité. En outre, d'autres forces, bien plus puissantes que la rigueur, le souci du vrai et l'examen critique, font obstacle à ses intentions, et elles ont pour nom habitude et confort. Ces faiblesses ont des conséquences délétères dans le domaine de l'histoire des femmes et de tout autre champ jusqu'alors inexploré. Le cas de Mme Dugage s'insère donc dans l'histoire des femmes de science qu'il reste à poursuivre. Je n'en ferai toutefois pas un modèle des pratiques féminines des sciences naturelles à la fin du XVIII^e siècle. En l'absence de parcours institutionnel et d'uniformité dans les formations scientifiques,

8 François-René-Jean de Pommereul (1745-1823) officier dans l'artillerie, auteur de plusieurs ouvrages, nommé préfet du Nord en 1805 et ministre de la librairie en 1811.

9 Natalie Zemon Davis et Arlette Farge (eds), *Histoire des femmes en Occident*, tome III, XVI-XVIII^e siècles, Paris, Plon, 1991, p. 14.

avertit Patrice Bret¹⁰, chaque itinéraire demeure particulier. Toutefois, dans les traces que ce passage a laissées, aussi bien que dans l'absence de ces mêmes traces, on trouvera un éclairage particulier sur la science au féminin et, à tout le moins, une galerie de portraits plus ou moins ressemblants.

Botaniste, substantif féminin

Les registres paroissiaux nous apprennent que Elisabeth-Julienne Pommereul (1733-1782) est issue d'une famille de notables bretons, avocats au parlement de Bretagne, exerçant des fonctions dans la judicature locale. Ses activités en botanique sont révélées par divers documents autographes : deux lettres signées et datées conservées par la Linnean Society, des notes de cours, un exercice de simplification du système de Tournefort¹¹, six billets adressés à Antoine-Laurent de Jussieu¹², des parts d'herbier annotées et sa contribution à l'établissement d'un catalogue des graminées du Jardin du roi en 1778.

Les notes de cours forment un premier ensemble considérable, puisqu'il compte 142 feuillets numérotés sur le recto, réunis en cahier sur lequel un scribe anonyme a reporté les noms des familles, genres et espèces, démontrés pendant les cours de botanique d'Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836)¹³. Les notes de Mme Dugage dévoilent une élève assidue, qui conserve le cahier de la première année (1775) pour le compléter les années suivantes (1776 et 1777). Elle s'y montre méthodique et rigoureuse. Les notes comprennent des remarques sur la place de la famille examinée dans l'ordre taxonomique élaboré par Jussieu, des éléments descriptifs en latin sur les caractères morphologiques des familles, des genres et des espèces, sans

10 Patrice Bret, « Réintégrer les femmes dans la République des sciences », *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle. Réalités et représentations*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 312.

11 Bien qu'ils soient désormais indexés sans nom d'auteur, ces différents papiers devaient composer un tout, puisque l'ensemble du Ms 701 a été relié en recueil factice au xx^e siècle. Nous remercions Mme Alice Lemaire, archiviste et conservatrice à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, de cette information.

12 Voir Joseph Laissus, « Antoine-Laurent de Jussieu 'l'aimable professeur' », [s. l.], *89^e Congrès des Sociétés Savantes*, 1965, p. 27-39.

13 Le neveu de Bernard de Jussieu est élu adjoint botaniste en 1773 et publie l'année suivante, dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, l'« Exposition d'un nouvel ordre de plantes adopté dans les démonstrations du Jardin Royal » où il explique les principes développés par son oncle d'une classification dite naturelle et dont il donnera une version achevée dans les *Genera Plantarum* en 1789. Antoine-Laurent de Jussieu collabore avec Bernard depuis 1770 et, l'état de santé de son oncle déclinant, il le remplace dans son enseignement.

compter de brèves annotations sur l'histoire de la botanique, des synonymes qui figurent chez des auteurs plus anciens, et des usages médicaux, etc. Mme Dugage de Pommereul montre une maîtrise certaine du latin dans les descriptions des spécimens végétaux. Parmi les commentaires personnels qu'elle ajoute, on y trouve des allusions à sa vie passée à Nantes où elle herborisait avec François Bonamy¹⁴. Elle donne de nombreux noms vernaculaires en usage dans sa région natale, la Bretagne. Ce document devait avoir aux yeux des archivistes du Muséum un intérêt indéniable. Une main inconnue a ajouté le nombre de genres et de familles, – on attachait de l'importance au nombre des familles et Jussieu l'a fixé à 100 – et l'on peut se demander si le document, qui atteste d'un stade précoce d'élaboration de la méthode naturelle, n'entrait pas dans un fonds d'archive ayant pour fin d'enregistrer la progression des travaux de classification de Jussieu.

Mme Dugage de Pommereul assiste une autre figure importante du Jardin du roi, André Thouin (1747-1824). Les tâches de Thouin sont nombreuses au Jardin depuis qu'il s'est donné pour consigne d'élargir considérablement sa collection de graines dont il fait des semis afin d'accroître le nombre de taxons présentés dans les plates-bandes du jardin de l'école de botanique. Thouin met en place un réseau de correspondants avec lesquels il échange graines et caisses de spécimens. Toutefois, les graines qui lui parviennent par voie de courrier ne sont pas toujours identifiées selon la nomenclature linnéenne désormais adoptée au Jardin du roi. En outre, des erreurs sont toujours possibles, sans compter que certains envois sont sans doute des doublons des plantes qui croissent déjà au Jardin du roi. Il faut donc débrouiller le tout, ce qui exige de semer les graines, de s'assurer de la germination et de la croissance des semis, d'identifier les spécimens, et d'en conserver la trace écrite soigneusement répertoriée. Tout cela demande de la main-d'œuvre qualifiée, or, alors que l'ouvrage abonde, les mains manquent. C'est dans ce contexte que l'on interprète l'aide qu'a pu apporter Mme Dugage. Un document manuscrit anonyme intitulé « Catalogue des Graminées Semées au Jardin du Roy en 1778 »¹⁵ fournit une liste de plantes dont les noms sont tracés par la main d'André Thouin sur la partie gauche. Sur la droite, Mme Dugage a ajouté des remarques et ajouté des corrections. Le tout a été soigneusement recopié sur une feuille propre portant le titre de « Liste des seules graminées qui ont fleuri cette année 1778 dans la pépinière et quelques autres de l'école ou couches »¹⁶ et insérée dans les papiers Thouin

14 François Bonamy (1710-1786), médecin et membre de la faculté de médecine donne des cours publics de botanique à Nantes. Il est l'auteur du *Floræ Nannetensis Prodromus* [1782] un inventaire floristique de la région de Nantes.

15 Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle (BCMNHN) Ms 701.

16 BCMNHN Ms 1389.

du Muséum. Ce document nous apprend que Thouin avait numéroté chaque lot de semences afin de les répertorier. Le catalogue dénombre 228 échantillons de graminées, dont certains sont sommairement identifiés par un vague binôme. Quarante-cinq spécimens proviennent, semble-t-il, d'envois faits par les correspondants de Thouin, qui dès 1770, recevait des graines en attente d'être identifiées¹⁷. Il est probable que les noms propres indiquent non seulement l'identité du destinataire mais également, dans certains cas, l'auteur de l'identification qui est donnée dans ces notes. Mme Dugage a pour tâche d'identifier les plantes, de revoir l'appellation donnée par les correspondants, de faire le tri et d'éliminer les doublons entre les échantillons présents dans les couches, les pépinières et le jardin de l'école de botanique. Parfois, elle est à même de déterminer une plante en la comparant à l'herbier Jussieu. Elle corrige également certaines déterminations comme ce *Alopecurus pratensis* identifié comme tel par Casimiro Gómez de Ortega (1741-1818), mais qu'elle déclare être « une espèce de *Cenchrus* nouveau ». Elle conseille en outre de conserver certaines espèces de graminées qui présentent des variations intéressantes.



Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (France). Collection : Vascular plants (P).
Spécimen donné par Mme Dugage (étiquette en bas à gauche). La détermination et la date
de récolte sont de sa main.

17 Emma Spary, *Le Jardin d'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2005, p. 105.

Tout ce labeur vaut à Mme Dugage de Pommereul d'être introduite dans le réseau des correspondants de Thouin. En effet, le jardinier se charge des présentations dans une lettre adressée à Linné fils, avec qui il poursuit la correspondance entamée avec son illustre père décédé en 1778. Pour Emma Spary¹⁸, la correspondance entre botanistes entre dans une logique de la demande et de la promesse de réciproque, doublée à celle du patronage. L'introduction de Mme Dugage dans le réseau en fournit l'illustration. Thouin la présente comme « l'ornement de son sexe distinguée par des Connoissances utiles »¹⁹ et compte sur la « courtoisie » de son interlocuteur. Il assure que ce n'est pas une demande frivole et insiste sur le sérieux et le zèle de la dame botaniste qui « entreprend un travail laborieux et pénible sur la famille des Graminées », sur le soutien des botanistes de sa nation « qui se sont empressés de fournir leurs matériaux ».²⁰ Mme Dugage écrit à Linné fils le 10 mars 1778. Elle se montre soucieuse de paraître tout d'abord consciente de l'honneur qui lui est fait, de s'adresser au fils du grand homme :

Parmi les justes éloges que l'Europe entière s'empresse de rendre à la célébrité de votre nom et à la mémoire de votre illustre père, le nôtre aussi en histoire naturelle, voudrez-vous bien agréer les hommages d'une Dame française qui ose se flatter d'avoir profité des ouvrages immortels du Grand Linnaeus.²¹

D'emblée, elle met en avant sa féminité qu'elle associe immédiatement aux publications de Linné. L'épistolière est à ses propres yeux une lectrice des ouvrages de botanique et c'est sous cette forme qu'elle se présente. Puis elle rappelle à son interlocuteur les devoirs auxquels engage une telle renommée, à savoir être « communicatif » et partager ses connaissances botaniques. Tandis qu'elle s'adresse à son correspondant à la première personne, « j'ose m'adresser à vous » lui dit-elle, elle emploie le « nous » pour désigner le groupe des botanistes du Jardin du roi. Mme Dugage attire l'attention sur l'état pitoyable, selon elle, des collections botaniques de Paris en matière de graminées, en employant la répétition : « Il nous manque sept Genres dans la classe des Graminées, dont nous n'avons pas un seul exemplaire, pas une seule espèce. » Tout en peignant l'état lacunaire des collections, Mme Dugage de Pommereul s'affirme en tant que botaniste confirmée. Déjà, elle précise que les genres qu'elle demande « ne croissent point en France », puis elle ajoute que « Comme les Genres de M. de Linnaeus ne sont pas de pure imagination et qu'ils sont

18 Spary, *op. cit.*, p. 89-93.

19 BCMNH Ms 2081.

20 *Ibid.*

21 Mme Du Gage de Pommereul à Carl Linné fils (L6269), *The Linnaean Correspondence Collection*, The Linnean Society of London, <http://linnean-online.org>.

fondés sur la Nature, vous les possédez, sans doute dans votre pays où dans des herbiers », phrase qui a pour fonction principale d'avertir son destinataire de ses compétences. Quant au sérieux de l'entreprise, Mme Dugage rassure son interlocuteur en lui présentant des garanties. D'abord, elle proteste de son zèle, de son engagement personnel, en alliant dans la formule qui suit une forte affirmation de soi avec la caution que représente la confiance dont les autorités l'ont investie : « M'étant chargée de cette classe ingrate et la plus difficile de toutes à la prière de notre célèbre Professeur Mr. de Jussieu et de notre cher et savant cultivateur M. Thouin, qui m'ont jugée capable de la patience nécessaire : il y va de ma gloire de réunir tous les objets et de compléter cette partie pour répondre à leur confiance. » Le ton est volontaire, digne, presque masculin dans cet emploi de « gloire » au sens d'honneur. Enfin, elle signale le cadre institutionnel de sa requête et de sa finalité tout officielle. Sa demande est motivée par une étude sur les graminées que le Jardin du Roi se serait engagé à publier, sous la direction d'Antoine-Laurent de Jussieu. L'ouvrage semble être d'une certaine ampleur et d'un certain prix puisqu'elle mentionne dessins et gravures. Elle le prie de satisfaire à sa demande, « si l'amour de l'étude dans une Dame qui n'a d'autre passion que l'histoire naturelle, peut avoir quelque mérite près de vous, Monsieur, si son ardeur à remplir les vœux de sa Nation qui attend d'elle un corps complet des Graminées par rapport à l'Agriculture ». ²² L'expression qu'utilise Mme Dugage « corps complet » indique que ce projet était ambitieux. Il est remarquable qu'elle se présente ici en autrice, qui s'est chargée de rassembler les spécimens. Il est également possible que l'ouvrage soit peint sous un jour extrêmement flatteur afin de convaincre Linné fils de lui envoyer les graminées demandées.

La seconde lettre envoyée à Linné fils résonne d'accents tout autres. Il s'agit désormais de remercier son destinataire ²³. Ne pouvant rendre la réciprocité, Mme Dugage compte implicitement sur les échanges effectués avec Thouin, auquel elle demeure inféodée. Ce qui n'empêche pas l'épistolière de faire de nouvelles demandes à Linné fils, tout en lui suggérant la meilleure manière d'emballer les plantes :

Puisque vous êtes aussi obligeant qu'éclairé, Monsieur, j'ose vous prier de me faire le plaisir de me faire passer de la même manière, et même en gros paquets, ce que vous aurez pu recueillir pour moi cette automne, et les doubles dont vous pourriez disposer. On peut mettre les plantes dans leur longueur en des feuilles de papier en format d'herbier, le tout ficelé entre deux cartons. ²⁴

22 *Ibid.*

23 Mme Du Gage de Pommereul à Carl Linné fils, 31 janvier 1779 (L6270), *The Linnaean Correspondence Collection*, The Linnean Society of London, *op. cit.*

24 *Ibid.*

On reconnaît ici la faculté qu'a notre scriptrice d'alterner les hommages dus à la gloire de Linné avec des commentaires dénotant une forte affirmation de soi, comme si elle souhaitait compenser son statut de minoritaire²⁵. Il importe à Mme Dugage de Pommereul de montrer qu'elle n'est pas une néophyte, et qu'elle peut adopter un ton « professionnel » qui échappe à la galanterie protocolaire des lettres entre les deux sexes. Elle sait qu'il travaille au *Supplementum* des travaux de son père, et elle lui fait part d'une suggestion pour améliorer le volume, ce qui dénote sa pratique des ouvrages linnéens :

S'il est vrai en effet que vous donniez vos soins pour augmenter et perfectionner ce superbe ouvrage de Botanique, vous n'omettez pas, sans doute, d'y joindre les deux Tables de Synonymie et Noms vulgaires. On a senti qu'elles manquaient au *Genera*. Je les crois indispensables pour qu'il ne reste rien à désirer dans votre nouvelle édition.²⁶

Enfin, Mme Dugage déclare rechercher une relation d'un autre type, et pense avoir trouvé dans le mode de communication entre un maître et son élève, celle qui lui convient : « Veuillez s'il vous plait, Monsieur, retrancher tout cérémonial et m'écrire comme à une de vos élèves, soit en latin ou en français, selon votre commodité. De quelque manière que ce soit, votre correspondance me sera toujours infiniment chère. » La nouvelle légitimité que lui confère la dédicace d'une plante en son honneur transparait également dans le fait qu'elle intercède en faveur d'un nouveau venu qui souhaite entrer dans le cercle de correspondance, assurant à l'égard de son ami Lohier de La Saudraye le rôle qu'avait joué André Thouin envers elle.

Le corps de la lettre est occupé par un long hommage rendu au roi de Suède, Gustave III, dont le discours prononcé le 30 octobre 1778 à la Diète avait provoqué l'admiration des Français²⁷. Mme Dugage de Pommereul se livre alors à un exercice d'écriture lyrique en peignant les émotions qu'ont suscitées en elle les qualités morales du monarque :

25 Voir Renaud Redien-Collot, « Émilie Du Châtelet et les femmes : entre l'attitude prométhéenne et la pleine assumption de son statut de minoritaire », *Émilie Du Châtelet: rewriting Enlightenment Philosophy and science*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 277-291.

26 Mme Du Gage de Pommereul à Carl Linné fils, 31 janvier 1779 (L6270), *op. cit.*

27 D'Alembert loue le discours en y voyant un « monument si cher à la philosophie, à l'humanité, à la justice, et à tout ce qui peut intéresser les hommes. Je ne connois point de plus beau discours dans toute l'histoire ancienne et moderne. Il devrait être signé Gustave Trajan », p. 176 (lettre 80 au Comte de Creutz), *Gustave III par ses lettres*, éd. Gunnar Von Proschwitz, Norstedts, Stockholm, Paris, Jean Touzot, 1986.

Je viens de lire avec ravissement le Discours que votre Monarque prononça à la fin d'octobre devant les états généraux de la nation. Quelle sublime éloquence ! Quelle douceur ! Quelle noble simplicité ! Ah, Monsieur, quel homme ! Quel père, quel ami de ses Sujets ! ô Suédois Peuples heureux : Parmi tous les trésors dont vous a comblé la Nature dans le plus beau climat de l'univers, combien ne vous reste-t-il pas à vous envier encore !... Pardonnez ce transport c'est le juste témoignage de ma sensibilité profonde pour un prince qui règne sur les cœurs mêmes des étrangers, Digne à jamais d'être adoré et tout fait pour avoir des sujets tels que vous.²⁸

Le style exclamatif et entrecoupé copie la littérature sentimentale et morale de son siècle. Il marque l'enthousiasme et, conformément aux règles du bien écrire présentées dans l'un des nombreux secrétaires publiés au XVIII^e siècle, il est le gage de sincérité de la locutrice et du naturel dans son échange épistolaire : « Une marche décousue, le concours trop fréquent des voyelles, des hiatus, sont des défauts qui déparent un discours soutenu. Dans le style simple, dans un entretien familier, dans une lettre, ils annoncent un homme qui cherche à rendre le sentiment, et non à le farder »²⁹. L'hommage qu'elle rend à la modernité des Lumières est complété par l'évocation d'une femme botaniste, que Mme Dugage de Pommereul érige peut-être en modèle. Du moins met-elle en valeur la féminité de la sœur de son correspondant et la légitimité de ses recherches en botanique, tout en tissant les liens de la solidarité sororielle entre femmes qui ont les mêmes intérêts :

Me permettez-vous, Monsieur, de vous demander des nouvelles de mademoiselle de Linné célèbre par sa jolie découverte sur les émanations inflammables de la Fraxinelle (*Dictamnus*). Je serais enchantée d'avoir une sœur en Suède : je suis déjà comme vous le voyez toute Suédoise par le cœur.³⁰

Compétence et sentiment alternent dans cette lettre, et en interagissant, créent un espace utopique où l'épistolière tente de donner forme à une relation par lettre qui vise « un *nouveau mode de relations entre les deux sexes* »³¹, et où elle existe en tant que botaniste au féminin.

Les ébauches que Mme Dugage de Pommereul fait d'elle-même résonnent d'une autre tonalité dans les quelques billets qu'elle adresse à Antoine-Laurent de Jussieu³². Les esquisses de soi ont pourtant de nouveau pour visée de per-

28 Mme Du Gage de Pommereul à Carl Linné fils, 31 janvier 1779 (L6270), *op. cit.*

29 Philipon de La Madelaine, *Modèles de lettres sur différents sujets*, Lyon, Chez Pierre Bruyset Ponthus, 1761, p. 10.

30 Mme Du Gage de Pommereul à Carl Linné fils, 31 janvier 1779 (L6270), *op. cit.*

31 Jürgen Siess, *Vers un nouveau mode de relations entre les sexes. Six correspondances de femmes des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 156 (en italiques dans le texte).

32 Laissus, *op. cit.*

suader et de mettre en action le destinataire. Dans un premier billet daté du 19 décembre 1776, elle termine la missive en se décrivant comme « l'élève fidèle », car, rappelons-le, elle a alors suivi les cours de botanique pendant deux étés consécutifs. Dans la même lettre, l'épistolière se pose d'abord en « pauvre botaniste » et c'est en tant que telle qu'elle s'animalise sous les traits d'une chenille. Mme Dugage accentue le pathétique de sa situation en se peignant en chenille condamnée à ne jamais se métamorphoser dans sa forme ultime : « La pauvre botaniste maintenant, est chenille au coin de son foyer, chrysalide même, et si notre maître chéri ne ramène ici les beaux jours, elle ne deviendra plus jamais papillon, *nec graminis attigit herbam*, Virg. » (31). La « chenille » accuse le « maître chéri » de manquer à ses devoirs et, par sa négligence, d'avoir arrêté son développement. Difficile de ne pas voir sous les abords d'une image étonnante, le groupe des insectes étant rarement un répertoire d'autodésignation, l'accusation douloureuse de celle qui sait ne pas pouvoir parvenir à la réalisation de sa formation intellectuelle, sans être correctement épaulée et dirigée par son professeur. En fin de phrase, Mme Dugage de Pommereul cite le passage bien connu de l'épigramme V des *Bucoliques*³³, où Virgile évoque les manifestations de deuil après le décès de Daphnis. Sans doute Mme Dugage a-t-elle choisi cette citation pour la présence dans le vers des substantifs *herba* et de *gramen* qui désignent tous deux son sujet d'étude, les graminées. Les déguisements, sous lesquels elle se présente sur la scène épistolaire, ont tous quelque rapport avec la botanique, au sens large. Qu'elle soit « la pauvre ruminieuse de foin » (33) où elle montre un humour noir en se dépréciant en vache, ou bien du plus joyeux « champêtre amie du Jardin du roi » (34) ou encore du rousseauiste « la solitaire du Jardin du roi » (35), Mme Dugage rappelle avec insistance son identité de botaniste et manifeste sa volonté de ramener Jussieu à cette science. Dans cette intention, elle joue de séduction, filant la métaphore du printemps et du renouveau végétal. Ces ornements entrent dans une stratégie discursive³⁴. Les images et le badinage mitigent un rappel à l'ordre, le professeur ayant des devoirs vis-à-vis d'une étudiante pleine de zèle et consacrant sa vie à la botanique. « Ce n'est encore que l'automne ? Mais il ne paraît qu'à la saison des fleurs : qu'elles renaissent donc promptement pour ramener en ces lieux chéris, leur dieu tutélaire et nos amours » (31). Adeptes de la poésie descriptive de Gessner ou de Delille, Mme Dugage mêle les allusions mythologiques au

33 « Personne, en ces jours-là, Daphnis, n'a mené ses bœufs repus aux frais cours d'eau ; aucune bête n'a goûté l'eau de la rivière ni touché l'herbe de la prairie. » (Virgile, *Bucoliques*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 66.)

34 « [C]et enjouement s'étend à toute sorte de sujets ; il embellit la morale, il adoucit le reproche, il rend la louange plus flatteuse, il fait égayer jusqu'à la tristesse » (Philippon de La Madelaine, *op. cit.*, p. 18.)

lyrisme personnel du contemplateur de la nature. Dans une autre lettre, elle déclare être attachée à la gloire de la botanique française, comme « la vigne tient à l'ormeau » dans un discours qui espère secouer la botanique française de son inertie, et ramener Jussieu dans le giron des études botaniques, en faisant vibrer la corde patriotique. Ne le charge-t-elle pas de la lourde tâche d'éclipser « le soleil du nord » (32) ? Mme Dugage se présente en porte-parole d'un groupe d'amis, tous convaincus de la nécessité de reprendre les travaux, mais dépités du peu d'intérêt que manifeste Jussieu pour son premier domaine d'études. Les images prennent un tour martial : « Le conseil d'amis est d'avis unanime que le cher professeur dresse une batterie en forme pour intéresser le gouvernement à protéger la botanique » (32). Mme Dugage de Pommereul joue donc sur plusieurs registres, badin, pathétique, héroïque, ou pastoral. Les postures et les tons variés rendent compte de la complexité de son personnage, mais convergent vers la figure totalisante du botaniste au féminin. Mme Dugage semble en outre avoir conscience d'être une exception, d'où la bigarrure des figures adoptées, qui signale à la fois la richesse protéenne de ses incarnations et la difficulté de donner une définition de soi. Tout de même, ce moi singulier est paradoxalement le fruit de la philosophie des Lumières. Ceux qui l'ont connue et côtoyée emploient des ressources discursives similaires pour la représenter, en insistant toutefois davantage sur sa formation intellectuelle que sur ses compétences.

La botaniste sans guide et sans maître

Avec les *Lettres sur la littérature et la poésie italienne*³⁵, le cousin de Mme Dugage, F.-R.-J. de Pommereul, signe son premier ouvrage, une traduction des lettres polémiques composées en 1757 par le poète érudit Saverio Bettinelli. Au moyen de cette publication, Pommereul entre dans l'arène des controverses littéraires, en exhibant sa maîtrise de l'italien, et en choisissant le camp de Voltaire. Par sa dédicace à sa « chère cousine », le jeune officier compte également attirer sur lui la gloire naissante de sa parente. Dans son éloge, il retient surtout ce qui distingue Mme Dugage des autres femmes, car elle a préféré « les connaissances utiles à celles qui ne peuvent être qu'agréables » (vii). Certes, elle a lu « Voltaire, Virgile, Lucrece et Buffon », et étudié « les Mathématiques » (vi) ; certes, elle s'est consacrée à « l'étude de notre Langue et de sa Grammaire » et a voulu « connaître les Plantes et leurs propriétés », mais jamais elle ne s'est départie « de l'extrême modestie qui [lui] a fait cacher jusqu'ici des connaissances si rares et si profondes »

35 Pommereul, « A Madame de P***. D. G** », *Lettre sur la littérature et la poésie italienne*, traduite de l'italien. Par M. de P***, 1778, p. v-vii.

(vii), se félicite le jeune militaire de bonne famille. Pommereul dépeint une autodidacte, dont la curiosité pour les sciences, la littérature, l'histoire naturelle et la philosophie rivalise avec le soin d'être féminine. Ces ouvrages, dit-il, occupent « sur [sa] toilette la place d'un pot de rouge ou d'une boîte à mouches » (vii). La démarche de Pommereul ne manque pas d'ambiguïté. Il célèbre l'anomalie que représente sa cousine, en veillant toutefois à ce que son originalité ne dépasse pas les bornes des bienséances.

Le témoignage de Charles-Joseph Lohier de La Saudraye (ca. 1720-1795) confirme celui de Pommereul. Vieil ami de Mme Dugage³⁶, il espère s'immiscer dans l'échange épistolaire qu'elle a entamé avec Linné fils. Le portrait que La Saudraye met en avant, est celui d'une « dame illustre », mais s'empresse-t-il d'ajouter, elle est « ennemie de tout faste, de tout cérémonial et de tout éloge ; aussi modeste, aussi simple, que la nature qu'elle étudie et qu'elle aime »³⁷. Après avoir rassuré son interlocuteur sur la moralité de son amie, La Saudraye poursuit et la dépeint en autodidacte. L'entomologie aurait été sa première passion avant la botanique :

Dès son enfance livrée par Goût et par instinct pour ainsi dire à cette curieuse partie de l'histoire naturelle, elle a deviné l'art d'observer ; de sorte que sans Guide sans autre Maître que la nature et son Génie, sans livres mêmes et sans connaître aucun Naturaliste, au fond d'une Campagne, elle s'est trouvée avoir fait toutes les mêmes expériences que Réaumur.³⁸

Avec l'évocation du célèbre ouvrage de J. Senebier³⁹ et des travaux de l'académicien Réaumur, Lohier de La Saudraye accentue son caractère exceptionnel. Le cas de Mme Dugage prouve ce que peut l'éducation naturelle. De ce témoignage de la part d'un ami proche, qui partage les mêmes intérêts, il ressort qu'elle incarne un certain idéal des Lumières, sans contrevenir à l'impératif de modestie qui sied aux femmes d'observer. Parce qu'elle est autodidacte, parce qu'elle a observé la nature, sans livres et sans maître, elle s'est éduquée selon des principes que le public avait retenus du traité *De L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Y affleure le thème de l'« éducation négative » ana-

36 Ils se connaissent depuis 1763 au moins, et en dépit des séjours de La Saudraye à Saint-Domingue, où il exerce la charge de conseiller au Conseil supérieur de Cap Français, ils restent proches. La Saudraye sera présent au décès de son amie en 1782.

37 La Saudraye à Carl von Linné fils, 30 janvier 1779 (L000), *The Linnaean Correspondence Collection, The Linnean Society of London, op. cit.*

38 *Ibid.*

39 Jean Senebier publie en 1775 les trois volumes de son *Art d'observer et de faire des expériences*.

lysé par Christophe Martin⁴⁰ et proposé par Rousseau : l'enfant, ici la femme, fait son apprentissage dans la solitude et au contact direct du monde sensible avant d'acquérir des connaissances livresques. Le même motif est développé par Mme Suzanne Curchod, épouse Necker⁴¹. Elle décrit Mme Dugage en sauvegarde de l'éducation, en déclarant qu'il est possible, même en botanique, de voir sans nommer :

Mme Dugage avoit appris la botanique par les yeux et la réflexion, et sans livre ; elle s'étoit fait un ordre particulier pour classer les plantes et les retenir, et elle avoit acquis des connaissances distinguées : aussi quand on lui prêta des ouvrages de botanique, elle savoit tout ce qui s'y trouvoit et beaucoup mieux, excepté les mots et les noms, et elle étoit même en état de corriger l'auteur.⁴²

Le discours sur l'autodidaxie se déploie à partir d'un éloge du naturel qu'affermirait une éducation transmise loin des livres et du savoir abstrait. La féminité n'est pas incompatible avec le savoir sensible. Au contraire, l'on reconnaîtra volontiers une sorte d'affinité de substance entre la femme et la nature. La preuve manifeste en est la facilité que les femmes ont d'écrire naturellement, avec du sentiment. Joseph Dombey, commissionné par Buffon et le gouvernement français pour se joindre à l'expédition espagnole à Lima au Pérou, avait rencontré Mme Dugage de Pommereul en 1775 au Jardin du roi, lors des préparatifs de son voyage. Le botaniste nous apprend que Mme Dugage a été chargée de contribuer à l'article « histoire naturelle dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie* »⁴³, à savoir l'*Encyclopédie méthodique*. Pour lui, Mme Dugage est d'autant plus qualifiée pour ce projet – « elle connaît bien la matière » –, qu'elle « y ajoutera le charme de son style qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer aussi beau »⁴⁴. Elle possède à l'égal de ses collaborateurs les connaissances botaniques nécessaires. Mais écrire bien, sans sécheresse et sans froideur semble être un avantage éditorial. Dombey se montre convaincu « que les dames ont une touche délicate à laquelle n'atteignent pas les hommes, et notre bonne amie éclipsera toutes celles de

40 Christophe Martin, « *Éducation négatives* ». *Fictions d'expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

41 Geneviève Soumoy-Thibert, « Les idées de Mme Necker », *Dix-Huitième Siècle*, n° 21, 1989, p. 357-368.

42 Mme Necker, *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, Paris, Charles Pougens, an VI, 1798, t. III, p. 28-29.

43 Lettre de J. Dombey à Lohier de La Saudraye, 11 décembre 1778, Archives nationales AJ/15/511.

44 *Ibid.*

son sexe qui ont joui de quelque célébrité »⁴⁵. Il reprend un poncif sur le style des femmes que l'on trouvait sous la plume de La Bruyère⁴⁶ et promis à un bel avenir dans les études littéraires du XIX^e siècle⁴⁷. Dombey va même jusqu'à la proposer pour modèle à toutes les Péruviennes, annonçant à la même occasion avoir nommé une nouvelle plante en l'honneur de ce « prodige »⁴⁸. Par les quelques témoignages d'un réseau de personnes qui faisaient partie de son cercle de relations, en dépit des intérêts divers qui infléchissent les reflets dans les miroirs tendus, il est clair que Mme Dugage de Pommereul incarnait pour eux un idéal dont ils soulignent invariablement la féminité, et que celle-ci entre pour une bonne part dans un discours de promotion des Lumières. En outre, sourd de ces documents le portrait d'une autodidacte, dont on salue l'énergie et la détermination.

En 1778, alors que se répand l'annonce de la publication prochaine de son ouvrage sur les graminées, Mme Dugage atteint vite la renommée, ne serait-ce que dans le cercle étendu des botanistes et amateurs de botanique. La fleur, que J. Dombey comptait lui dédier⁴⁹, a déjà été nommée par les autres membres de l'expédition au Pérou, Ruiz et Pavon. Sa *Dugagesia margaritifera*⁵⁰, dont le nom vernaculaire « pertillas » signifie petites perles, ne sera donc pas retenue dans la nomenclature des plantes. Gómez de Ortega, botaniste espagnol, lui décerne un prix de l'Académie royale de Médecine de Madrid. Rien n'égale pourtant le don que lui fait Linné fils, qui lui rend hommage en nommant un genre d'après elle. En 1781, le genre *Pommereulla* apparaît dans le très attendu *Supplementum plantarum*. La gloire fut cependant de courte durée. Mme Dugage de Pommereul décède en 1782. L'ouvrage qu'elle avait entrepris est resté inachevé ; ses notes ont sans doute disparu, mais son herbier, qui comprenait des pièces des botanistes du Jardin

45 *Ibid.*

46 « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions, qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche » (*Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, « Des ouvrages de l'esprit », I, 37, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 79.)

47 Jean-Baptiste Suard, « Du Style épistolaire de Mme de Sévigné » [1778], *Éléments de littérature*, Paris, Dentu, an XII-1803, t. III, p. 229-251 ; Gustave Lanson « Sur la littérature épistolaire », *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, p. 259-289.

48 Lettre de J. Dombey à Lohier de La Saudraye, 11 décembre 1778, *op. cit.*

49 C'était là sa seconde tentative.

50 Dombey envoie la diagnose de la *Dugagesia margaritifera* dans une lettre à Mme Dugage datée du 20 août 1783 (BCMNHN Ms 222) sans savoir que sa destinataire est alors décédée depuis plus d'un an.

du roi et de leurs correspondants,⁵¹ demeura la propriété de Lohier de La Saudraye. Après son décès en 1795, sa veuve le conserve jusqu'à sa mort en 1838. Le catalogue de la vente de ses livres dévoile une bibliothèque richement dotée, comptant 459 ouvrages, dont le cinquième traite d'histoire naturelle. Le plus important apparaît sur la dernière page du catalogue. Il y est dit qu'« à la fin de la dernière vacation, il sera vendu », outre les collections de monnaies et médailles de La Saudraye, « un Herbarium considérable composé il y a plus de 50 ans, renfermé dans 45 boîtes et cartons »⁵², dont on retrouve des traces à Londres, en Belgique et à Paris.

De la marquise à la maîtresse explorée

De ce destin anormal en science ne subsistent cependant que quelques bribes. L'ensemble des sources a subi plusieurs techniques d'effacement qui rendent la collection d'informations malaisée, que ce soit la disparition des documents d'archives ou l'omission. Dans les textes où Mme Dugage est nommée, une autre technique souvent adoptée est celle de la restriction. Le discours enferme les travaux de Mme Dugage dans le groupe des botanistes femmes, subdivision de celle des botanistes. Enfin, dernière tentative de mettre toutes les références sous le joug du contrôle androcentré, la figure historique est limitée à un plan de son action, à un pan de sa personnalité. La personne est transformée en type. Nous évoquerons ainsi la métamorphose de la « rumineuse de foin » en « marquise », et l'insistance sur le badinage, qui a pour conséquence de réduire la botaniste à sa vie amoureuse⁵³.

Prenons pour premier exemple, une lettre que Mme Dugage a écrite à l'attention de Claude Savary, alors en expédition en Égypte⁵⁴ et que René Desfontaines joint avec son pli : il est probable qu'elle lui demande des graines collectées en Égypte. La lettre de René Desfontaines est dûment

51 « En effet, certains botanistes, en poste avant la Révolution, considèrent encore leurs herbiers comme leurs biens propres, ce qui entraîne leur vente, ainsi que celle de leurs bibliothèques » (Thomas Grenon *et al.*, *L'Herbarium du Muséum. L'Aventure d'une collection*. Artly-Muséum national d'Histoire naturelle, 2013, p. 14-15).

52 *Catalogue des livres provenant de la bibliothèque de M. de La Saudraye*, Techener, 1838, p. 38.

53 Procédé de rabaissement dont Mme Du Châtelet fit régulièrement les frais. Lire Judith P. Zinsser et Julie Candler Hayes, «The marquise as 'philosophe'», *Émilie Du Châtelet: rewriting Enlightenment Philosophy and science*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 24-31.

54 Claude Savary (1750-1788) est l'auteur des *Lettres sur l'Égypte* (1785-1786), des *Lettres sur la Grèce* (1788) et d'une traduction du Coran (1782-1783).

transcrite et publiée par l'historien Auguste Chevalier⁵⁵. Le manuscrit autographe de la lettre de Desfontaines est conservé dans les archives de l'Académie des sciences. Mais la lettre de Mme Dugage, a disparu. De même, un document manuscrit du Muséum national d'Histoire naturelle contient une « Liste des Correspondans du Museum d'Histoire naturelle » compilée entre 1754-1810. On y lit que le Jardin du roi détenait 8 pièces concernant « Dugage (made) botaniste »⁵⁶. Les lettres ont disparu des collections du Muséum. Il en est de même pour les dix qui figuraient dans la correspondance d'André Thouin⁵⁷. En outre, les notes de cours de Mme Dugage font partie du recueil anonyme « Manuscrits isolés et petits fonds d'archives », et l'un de ses documents est inséré dans les papiers Thouin. L'unité assurée par la personne de l'auteur est ainsi perdue. La fragmentation et la dispersion sont les preuves matérielles de l'oubli.

Plus étonnantes encore sont les omissions dans l'histoire de la botanique. Avec la période révolutionnaire, le Jardin du roi fait peau neuve en devenant le Muséum sur décret de la Convention le 10 juin 1793. Dans les années qui suivent, est mis en œuvre un projet de professionnalisation qui exige de refonder l'institution sur des principes nouveaux et d'en écarter des modes de scientificité associés à l'Ancien Régime. Dans cette optique, Antoine-Laurent de Jussieu compose une série de six notices publiées entre 1802 et 1810, retraçant l'histoire du Jardin du Roi depuis ses débuts jusqu'en 1788, date du décès de Buffon. Ce morceau d'histoire officielle qui paraît dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle par les professeurs de cet établissement*, ne laisse aucune place aux amateurs, aux bénévoles, aux femmes et aux autres *petites mains* de la botanique. À l'image du Panthéon, l'objectif est de rendre hommage aux grands hommes de science. L'*Histoire et Description du Muséum royal d'histoire naturelle* que J.-P.-F. Deleuze rédige sur les « ordres de l'administration du Muséum » et publie en 1823, contient, outre les années couvertes par Jussieu, les développements ultérieurs dans une description détaillée. L'auteur y salue la richesse des collections, la politique d'élargissement, la rationalisation des disciplines. Toutefois ce récit, qui fait la part belle aux autorités, ne s'attarde pas sur les particuliers qui n'entrèrent pas dans l'organigramme de l'institution. Enfin, publié lors du premier centenaire du Muséum, l'ouvrage d'Ernest-Théodore Hamy, *Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Muséum*⁵⁸, fournit de nombreuses informations sur la création du Muséum, les relations entre les gouvernements révolutionnaires

55 Auguste Chevalier, *La vie et l'œuvre de René Desfontaines. Fondateur de l'herbier du muséum. La carrière d'un savant sous la Révolution*, Paris, éditions du Muséum, 1939, p. 206-210.

56 BCMNHN Ms 2310, fol. 23.

57 « État de la correspondance de M. A. Thouin », BCMNHN Ms 314, fol. 60.

58 Paris, Imprimerie nationale, 1893.

et le personnel, les statuts, les émoluments, l'organisation administrative, les différents pôles d'activité scientifique du centre, sans qu'il n'y soit fait une seule fois mention des contributions des amateurs et autres bénévoles. Pourtant, l'auteur connaissait l'existence de Mme Dugage de Pommereul après avoir édité la correspondance de Joseph Dombey qui ne manque pas de saluer sa « très aimable amie ». Le silence est de mise également dans l'*Histoire de la botanique en France*⁵⁹. Ces ouvrages semblent avoir pour objectif de démontrer les progrès et la grandeur de la science botanique française. Dès lors, il n'est pas surprenant que les amateurs et les femmes n'y figurent pas, car ils pourraient témoigner, du simple fait de leur présence, des tâtonnements et du manque de ressources humaines et financières de l'institution. Enfin, curieusement, l'ouvrage d'Yvonne Letouzey⁶⁰, qui publie de très nombreux extraits de la correspondance de Thouin, n'accorde aucune place à Mme Dugage. Pire, l'autrice élimine systématiquement toute référence à la collaboratrice dans la correspondance du jardinier.

D'autres pratiques apposent des limites aux champs de pratique féminine des sciences. L'espace clairement délimité aboutit à la fois à une valorisation et à une mise de côté. Le phénomène a lieu en même temps que la masculinisation de la botanique professionnelle. Au cours du XIX^e siècle, l'offre en ouvrages de botanique se diversifie. Paraissent de nombreux volumes dont les titres signalent assez quel était le public visé⁶¹, comme la *Flore des dames, botanique à l'usage des dames et des jeunes personnes* d'A. Jacquemart, *La Botanique des dames* en quatre volumes de P. Boitard ou les *Éléments succincts de la langue et des principes de botanique à l'usage des dames* de L.-C.-P. Aubin. La botanique est science aimable tant qu'elle demeure activité d'agrément. Deux botaniques émergent donc à la fin du XVIII^e siècle entre lesquelles l'abîme ne cesse de grandir. L'une, masculine et savante ; l'autre, féminine et pur divertissement, où la contemplation des fleurs renvoie les femmes à leur place d'objets ornementaux et muets. Le nom de Mme Dugage apparaît dans le répertoire qu'ont compilé Riballier et Mlle Cosson⁶², publié en 1779, qui a pour objectif de célébrer les accomplissements des femmes. La volonté de

59 Ouvrage dirigé par A. Davy de Virville, Paris, SEDES, 1954.

60 *Le Jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin 1747-1824*, Paris, Éditions du Muséum, 1989.

61 Lire à ce propos l'étude de Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames : badinage précieux ou initiation scientifique ? » P. Gethner, M. S. Kaplan (ed.), *Women in French Studies*, 2009 special issue *Women in the Middle: selected essays from Women in French International conference 2008*, 2009, p. 55-64.

62 Riballier et Mlle Cosson, *De l'éducation physique et morale des femmes, avec une notice alphabétique de celles qui se sont distinguées dans les différentes carrières des sciences et des beaux-arts, ou par des talents et des actions mémorables*, Bruxelles, 1779, p. 232-233.

regrouper les femmes dans une vitrine pour les mettre en valeur peut aussi les parquer dans un enclos, comme c'est le cas avec Mouton-Fontenille de Laclotte auteur du « Coup d'œil sur la botanique »¹. Dans ce passage en revue des principaux acteurs du développement de cette science en France et en Europe, il consacre un bref paragraphe à la participation multiforme des femmes à l'essor de la botanique², un résumé que reprendra Antoine Laurent Apollinaire Fée³, à propos des « dédicaces » « très méritées » que quelques femmes ont reçues.

Dans les évocations plus longues qu'une brève mention, la complexité de la personne est le plus souvent ensevelie sous la survalorisation d'un aspect, que l'on tient pour plus déterminant que les autres. Dans les témoignages et évocations qui suivent, plus on s'éloigne du cercle de ceux qui l'ont connue, plus le portrait se schématise pour relever davantage du fantasme que de l'objet historique. Commençons par les confidences que livre R.-N. Dufriche Desgenettes dans ses *Souvenirs*. Médecin militaire sous Napoléon puis membre de l'Institut et enfin de l'Académie des sciences, il raconte ses débuts à Paris. La situation de Mme Dugage, sa cousine par alliance, détonne. Femme seule, dont on ne sait si c'est la botanique ou la pauvreté qui l'ont poussée à vivre dans l'inconfort et le dénuement, elle accueille son jeune parent, promis à un brillant avenir : « Elle occupait, avec son herbier et une seule femme pour la servir, un galetas que lui avait cédé, au Jardin du roi, M. Laurent de Jussieu »⁴. Mme Dugage le présente à Buffon qui, note Desgenettes « avait le privilège d'être embrassé par toutes les femmes », auxquelles Mme Dugage ne fait pas exception. « Le comte reçut [s]a protectrice avec force caresses » (48) et lui donne du « ma belle dame » (49). Selon Desgenettes, en dépit de sa pauvreté, Mme Dugage reçoit chez elle Daubenton, Mauduyt de La Varenne et Lacépède, qui, comme le fera plus tard le jeune narrateur, « débutait dans le monde et dans les sciences » (49). Ce singulier témoignage fait contraster le statut marginal de la femme botaniste, qui vit dans un galetas au Jardin du roi, avec ses devoirs d'hôtesse. S'appuyant peut-être en partie sur le témoignage de Desgenettes, Paul Delaunay semble lui aussi hésiter à propos de Mme Dugage de Pommereul,

1 J.-M.-P. Mouton-Fontenille de Laclotte, « Coup d'œil sur la botanique. Discours prononcé le mercredi 9 mai 1810, jour de l'ouverture du cours d'Histoire naturelle à l'Académie de Lyon », Lyon, 1810, p. 67.

2 Mouton-Fontenille, *op. cit.*, p. 67-68.

3 Antoine Laurent Apollinaire Fée, « Essai historique et critique sur la phytonymie, nomenclature végétale », *Recueil des travaux de la société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, 1826 et 1827, Lille, 1828, p. 173.

4 René Desgenettes, *Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ou Mémoires de R. D. G.*, t. I, Paris, Firmin Didot, 1835, p. 47.

entre la « personne docte qui s'occupe des graminées » et la « marquise » qui recevait le jeune Dombey⁵. Une fois salonnière, Mme Dugage est dès lors baptisée *marquise*. Le titre nobiliaire n'est pas anodin, car il participe d'une perception du XVIII^e siècle comme celui du badinage et de la légèreté. Difficile alors pour Mme Dugage d'échapper aux sous-entendus concernant sa vie privée. Maurice Henriet s'offusque de la proximité entre elle et son vieil ami, Lohier de La Saudraye. Que ce dernier l'accompagne à Forcalquier, qu'il assiste à ses dernières heures, semble contraire aux bonnes mœurs à l'historien qui traite les deux amis de « couple irrégulier »⁶. L'implicite galant sous-tend également la lecture que fait Joseph Laissus des billets de Mme Dugage⁷. L'historien espère apporter tant un éclairage inédit sur les débuts de la carrière d'Antoine-Laurent de Jussieu que la preuve de l'influence que le botaniste exerça sur ses étudiants. Sans doute est-ce pour cette raison qu'il donne à son étude le titre tiré d'une expression que Mme Dugage emploie en s'adressant à Jussieu, « l'aimable professeur ».

L'épistolière y déploie tous les talents de la séduction par lettres, avec des marques d'expressivité et des métaphores, afin de rappeler Jussieu à la botanique, et de le détourner des affaires de la Société royale de médecine. Mme Dugage essaie la plaisanterie et lui « demande pour se consoler les 6 volumes de Réaumur pour quelques jours. Parmi les jolis volatiles qu'il décrit elle pourra peut-être lui trouver un rival et par là se venger de ses infidélités » (33). Voilà notre botaniste qui s'évertue à éveiller la curiosité de Jussieu en versant dans le badinage. Il se pourrait également qu'elle le menace implicitement d'arrêter ses travaux en botanique et de reprendre ses études en entomologie. Cependant Laissus ne retient que les volumes de Réaumur qu'elle aurait conservés quelques jours – un « prétexte » selon lui –, sans prendre en considération les autres volumes qu'elle énumère dans la même lettre, treize volumes de l'*Histoire naturelle*, un volume du *Supplément* de l'*Histoire naturelle* et le « vieux Bauhin »⁸. Dans une dernière missive du 29 octobre 1779, Mme Dugage, malade, poursuit ses travaux en dépit de la relative indifférence de Jussieu. Elle lui rend un carton de graminées, et travaille par conséquent à son ouvrage, mais sans bénéficier des conseils qu'aurait pu lui donner son professeur. Pour Laissus, il ne peut s'agir que de jalousie. Il insiste sur « l'aigreur » de Mme Dugage

5 Paul Delaunay, *La Vie médicale au XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine reprints, 2001 [1935], p. 424.

6 Maurice Henriet, « Correspondance inédite entre Thomas et Barthe 1759-1785 » *RHLF* 1932, p. 291.

7 Laissus, *op. cit.*

8 Le naturaliste Caspard Bauhin (1560-1624) dont elle consulte régulièrement le *Pinax Theatri Botanici* (1596).

« ulcérée », car, dit-il, « Monsieur de Jussieu a bien d'autres occupations que ses herborisations tant aimées de ses élèves et admirateurs » (35). Mme Dugage, toujours selon Laissus, se « réfugie » dans la botanique, et son herbier, pauvre substitut à l'affection du professeur, « est désormais son unique univers » (35). Enfin, il juge sa correspondance « quelque peu naïve, mais bien touchante » qui, « malgré son côté parfois puéril », « permet d'éclairer d'un jour particulier les débuts de carrière du quatrième botaniste de la célèbre dynastie » (35). Laissus fait le portrait d'une femme abandonnée par son amant, qui trouve dans l'observation des plantes un dérivatif à sa douleur. Il la transforme en enfant (« puérité ») qui réclame l'attention du grand homme, voire en idiot (« naïveté »), dont l'excès de sensibilité l'empêche de voir que le « quatrième botaniste de la célèbre dynastie » est voué à un destin plus glorieux que les herborisations en compagnie de ses élèves. Dans l'ébauche de Laissus, il ne reste rien des travaux dont Mme Dugage de Pommereul parle dans les mêmes lettres : du problème que lui envoie un cultivateur, du plan qu'elle présente pour la défense de la botanique au Jardin du roi, de l'herbier qu'elle tente de « mettre au net » et dont elle a des échantillons en dépôt, des références qu'elle compulse pour ses travaux sur les graminées et pour la composition de l'article de l'*Encyclopédie méthodique*, de ses observations à propos des « deux seules tiges de *Saccharum* » qui « sont différentes » et qui « offrent quelque point à discuter vis-à-vis d'autres individus tirés d'ailleurs » (35). Les images que Mme Dugage a parsemées dans ses billets, le ton badin et enjoué qu'elle a employé, ont certes été admirés par ses amis, or cette même posture, que Mme Dugage a adoptée pour attirer l'attention de Jussieu, a surtout orienté l'interprétation des documents vers la mise en évidence des lieux communs de la maîtresse explorée et de l'épistolière amoureuse, à l'exclusion de tout autre trait.

L'invisibilité passée de Mme Dugage de Pommereul nous a paru illustrer le besoin d'interroger les pratiques de la méthode historique qui ont prévalu jusqu'à récemment et qui ont volontiers confondu histoire et monument. Exhumer les vies et les travaux des femmes est une tâche délicate quand il n'est plus possible de s'en remettre au jugement des interprétations passées, chargées de scories et de biais divers. Mais qui fut la vraie Mme Dugage de Pommereul ? la botaniste femme, à la fois compétente et sensible, qu'elle exhibe dans ses lettres ? l'autodidacte au savoir-écrire qui avance cachée, pour ne pas heurter les bienséances ? ou la marquise enamourée de la botanique, seule, malade et délaissée ? Toutes ces représentations ont en commun de problématiser la féminité de la botaniste. Chacun des acteurs pense toutefois la résoudre différemment. Mme Dugage trempe son pinceau dans le sentiment et l'érudition. Ses amis rehaussent certaines de ses couleurs avec du naturel et en atténuent d'autres avec de la vertu. Les historiographes enfin

adaptent le portrait au goût du jour : ils accentuent la légèreté de conduite et alourdissent le châtement venu briser sa rébellion contre l'insignifiance. La surcharge chromatique ne doit toutefois pas faire oublier que toute représentation de Mme Dugage de Pommereul est mangée par le vide et rongée par le silence. L'absence est paradoxalement constitutive de son portrait ; elle en est sa matière principale.

